

langue ou, peut-être, des langues en ce qu'elles ont de commun, par exemple les mythes, les légendes ou les étymologies...

Ce sont sans doute les rêves dits «typiques» qui obligent à penser à une sorte de fond commun de «l'humanité» qui, depuis les limbes de ses commencements, a toujours été affrontée aux énigmes de l'existence. Les rêves typiques que tout homme ou toute femme, d'où qu'ils soient, peuvent rêver, sont des expressions des questions majeures que Freud regroupe dans *les fantasmes originaires* qui seraient universels parce que rivaux à la condition humaine : fantasme de la scène primitive (l'union sexuelle des parents à l'origine du sujet), fantasme du sein maternel (paradis perdu ou gouffre angoissant), fantasme de castration (lié à la culpabilité oedipienne), fantasme de séduction. (1)

Un autre argument en faveur d'une sorte de typicité symbolique, de formes universelles de transposition symbolique d'un réel irréprésentable, vient de la clinique des psychoses, en particulier de l'observation des délires de schizophrènes ou de leurs productions verbales ou plastiques : n'auraient-ils pas, du fait de la destruction de leurs défenses psychiques, de la défaillance du refoulement, un accès direct aux modes primaires et archaïques de représentation des pulsions? Ne régressent-ils pas dans leur rapport au langage, à cette fameuse «langue fondamentale» - cette «Grundsprache» que prétend retrouver Schreber en passe de communiquer avec Dieu? (2)

Sur cette immense inconnue des origines des langues s'arrête la pensée : elle ne peut sur ce point-limite que donner le relais au mythe... ou au délire.

Il reste que Freud n'a suivi ni Stekel, auteur d'un livre intitulé *Die Sprache des Traumes* (le langage du rêve) en 1911, ni Jung, qui publiait en 1912 son grand ouvrage sur *Les métamorphoses et les symboles de la libido*. Il n'empêche qu'il a gardé, tout au long de sa vie, un oeil complice sur l'idée d'une symbolique psychanalytique et que, souvent à contre-courant de ses

(1) Pour une étude plus approfondie de cette question du fantasme, voir notre essai : *Théories du fantasme dans la clinique freudienne*, in *Esquisses Psychanalytiques*, n° 16, automne 1991, p. 123-138, numéro spécialement consacré aux rapports entre créativité et fantasme.

On se reportera également au texte de référence en cette matière, de J. LAPLANCHE et J.P. PONTALIS : *Fantasme originaire, fantasme des origines, origines du fantasme*, réédition d'un article paru en 1964 dans les *Temps modernes*, Paris, Hachette, Textes du XX^e siècle, 1985.

(2) Daniel-Paul SCHREBER : *Mémoires d'un névropathe*, traduit de l'allemand par P. Duquenne et N. Sels, Paris, Seuil, Le champ freudien, 1975, p. 28-34.

propres élèves, il a soutenu pour rendre compte de l'universalité des symboles l'hypothèse d'une hérédité des dispositions psychiques transmises phylogénétiquement depuis le meurtre originel du père de la horde primitive. Au livre de Jung, en effet, a répondu la même année *Totem et tabou*, livre dans lequel il tente, à partir de correspondances établies entre la vie psychique des dits «primitifs» et des névrosés, de reconstruire les origines mêmes de l'humanité, origines saisies dans le geste qui la sépare de l'animalité originelle. Ce geste, on le sait, est l'acte perpétré par des fils jaloux de la toute-puissance d'un père de horde accaparant les femmes et imposant à tous la loi de la force. Le meurtre collectif produit une mutation radicale et fondamentale des acteurs autant que de leur victime : les motifs de haine et de vengeance qui auraient poussé ces fils criminels au meurtre puis à la dévoration de ce mâle tyrannique donnent lieu, après la fête triomphale, au deuil, aux remords et à la culpabilité. Loin de les conduire à prendre la place tant convoitée du père, l'acte meurtrier une fois accompli rend cette place même imprenable, impossible, et les pouvoirs du père mort, incorporés dans la chair et dans l'âme, agissent avec plus de rigueur et d'emprise que de son vivant. L'humanité serait née de cette culpabilité, effet des sentiments ambivalents; elle serait née en s'érigeant dans une identification symbolique à cette figure inégalable.

Ce que chaque homme, normal ou névrosé, a seulement souhaité dans l'enfance, les premiers «hommes» de l'histoire l'auraient réellement accompli.

L'image du «primitif» que se donne Freud mêle des considérations toutes hypothétiques sur l'homme à l'état naissant et des observations glanées chez les ethnologues de son temps. Il n'échappe pas à cette illusion rétrospective et à l'ethnocentrisme propre à l'Européen que Lévi-Strauss a vigoureusement dénoncés. Peut-on en outre confondre les sociétés «primitives» actuelles aux hordes archaïques hypothétiques imaginées par quelques paléontologues? Est ainsi proprement «primitif» le processus qui accomplit la pulsion dans la réalité. Est, par contre, «civilisé» le processus qui substitue l'idée à l'action. (1)

On ne peut cependant se contenter de cette opposition : s'il y a des analogies frappantes et profondes que présentent certains symptômes

(1) Si l'on peut réellement contester les allégations de Freud en matière ethnologique voire paléontologique à la lumière de tout ce qu'ont apporté les recherches scientifiques et les critiques depuis le moment où il a écrit cet essai, ne serait-il pas à tout le moins fécond de mettre à l'épreuve de la clinique l'usage différentiel et structural des concepts fonctionnant au sein des oppositions acte/pensée; pulsion (réalité psychique)/accomplissement (réalité concrète, historique); enfant/névrosé (adulte); système inconscient/système préconscient - conscient, Lévi-Strauss et Lacan y ont ajouté l'opposition nature/culture.

névrotiques individuels avec les productions collectives que sont les pratiques artistiques, religieuses et philosophiques, il faut porter autant son attention sur ce qui différencie ces formations humaines. La psychologie, fut-elle des profondeurs, ne peut à elle seule rendre compte des faits sociaux comme tels - or le mode de penser analogique tend à le faire oublier. Ce que Freud retient seulement, comme élément distinctif, c'est que les névroses sont la *caricature* (Zerrbild) de ces productions sociales. Il écrit, à la fin de son deuxième chapitre sur *le tabou et l'ambivalence des sentiments* que «l'hystérie serait une caricature de la création artistique, la névrose obsessionnelle une caricature de la religion et un délire paranoïaque une caricature d'un système philosophique.» (1)

Peut-on faire quelque emploi utile de cette formule comparative? Le rapprochement sinon l'analogie entre art et folie est un thème familier voire un lieu commun. Mais cette fois, ce rapport est précisé : entre les productions culturelles (art, religion, philosophie) et les productions névrotiques ou psychotiques (hystérie, obsession, paranoïa), il y aurait selon Freud le même rapport qu'entre une *Bild* et sa *Zerrbild*, c'est-à-dire entre une image et sa caricature. «Zerren» en allemand, signifie tirer, tirailler, arracher, charger. L'hystérie, prise ici comme le mode névrotique générique, serait la caricature de l'art. La différence entre l'original ou le modèle et sa caricature est une différence de *charge* : caricaturer c'est outrer, forcer le trait, exagérer, déformer, rendre grotesque ou ridicule. Le pathologique serait ainsi l'amplification de processus normaux mais qui peut aboutir à une démesure et même une désintégration. Mais l'on sait que la caricature possède aussi de redoutables pouvoirs de révélation de ce qui, dans la normale, demeure caché.

Le point de départ de notre examen de la notion de symbolisation a précisément été la symbolisation propre à la conversion hystérique, ce qui

(1) S. FREUD, *Totem et tabou*, tr. fr., Paris, Payot, 1965, p. 88.

Nous avons commenté de près cet essai de Freud dans notre travail sur *l'identification dans la théorie freudienne*, pour mettre en évidence le rôle capital de cet essai dans la théorie psychanalytique, et en particulier dans la construction d'une théorie de l'identification qui s'étaie sur le processus symbolique qui règle les lois totémiques et le processus imaginaire qui régit animisme et magie.

A propos de l'importance capitale de la construction freudienne de *Totem et tabou* pour la psychanalyse en tant que telle et pour l'abord de la structure inconsciente du désir humain qui constitue son objet propre, je relève ces remarques de Lacan : ... «*Totem et tabou*, l'oeuvre animatrice de Freud, qu'on peut bien dire être pour lui ce qu'on peut appeler *die Sache selbst*, la chose elle-même [...]. Et sous cet angle on peut dire en effet que nous [...] aurions tort de ne pas identifier le legs de Freud, si c'était à son oeuvre qu'il devait se limiter, au *Totem et tabou*.»

Séminaire sur *l'identification*, 1961-62, notes inédites de la séance du 20 juin 1962.

as mené ensuite à la symbolisation du rêve. En quoi la névrose et le rêve pourraient-ils nous éclairer sur le processus «normal» de création artistique? C'est par un élément commun à la névrose, au rêve et à nombre de manifestations humaines ordinaires que les rapports entre art et folie, terrain d'élection problématique des art-thérapeutes, peut se construire. (1)

Cet élément commun est ce que l'on appelle la *fantaisie* et, plus précisément dans le monde analytique, *le fantasme*.

Or c'est le jeu enfantin qui ouvre la voie à la compréhension de la fonction universelle du fantasme dans les oeuvres humaines parce qu'il occupe l'espace justement nommé «potentiel» ou «transitionnel» (2) par D.H. Winnicott, entre réalité psychique et réalité matérielle, entre monde privé et monde social, entre inconscient et culture.

3. Le jeu, la fantaisie, la fiction

L'enfant, le rêveur et l'artiste constituent pour le psychanalyste les inéliminables figures qui soutiennent son interrogation sur le devenir humain et le devenir créateur. Contrairement aux formations pathologiques de symboles mnésiques inconscients que sont le symptôme névrotique ou le délire, le jeu, la rêverie et la création artistique constituent des formes positives de production symbolique, dont la signifiante est ouverte aux interprétations. Toute l'oeuvre freudienne est traversée par le recours systématique et l'utilisation féconde de cette série paradigmatique : depuis *l'Interprétation des rêves* et les *trois Essais sur la théorie sexuelle*, jusqu'à *l'Au-delà du principe de plaisir*, une suite continue de réflexions tisse le réseau de ce qu'on pourrait appeler une «esthétique psychanalytique», au sens où existerait, de manière certes partielle et inachevée, une conception

(1) L'abord freudien de la relation d'éclairage réciproque entre processus normaux et processus pathologiques est tout à fait démonstratif dans deux textes où *l'artiste* vient en quelque sorte fonctionner «métapsychologiquement», c'est-à-dire comme concept-pont entre les deux «réalités» : 1) *Névrose et psychose* (1924) et 2) *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose* (1924), in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, P.U.F., 1973, p. 283-286 et 299-303.

Un commentaire serré de ces textes réouvrant la problématique de la place de l'art dans l'oeuvre de Freud a récemment été proposé par Tania RIVERA, dans une dissertation doctorale présentée à l'Université Catholique de Louvain en mars 1996 : *La «perte de réalité» dans la pensée freudienne. Entre névrose, psychose et perversion : l'art?*

(2) D.H. WINNICOTT, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1971, Coll. Connaissance de l'inconscient.

freudienne du «Bilden» artistique, et même de la production culturelle en général - *Kulturleistung* qui est plutôt la production de culture dans son mouvement même, infini.

L'originalité de cette conception, que quelques analystes (1) ont tenté de reconstituer sans jamais y réussir pleinement en raison des contradictions, des apories et peut-être des a priori ininterrogés de la psychanalyse elle-même, son originalité est de se situer dans un espace intermédiaire sans cesse parcouru, sans synthèse possible, entre les «productions» de l'inconscient et les formes culturelles.

Il y a des relations intimes entre l'activité fantasmatique, la rêverie, la création poétique, le jeu enfantin, l'invention d'un mot d'esprit, le lapsus, le rêve, les souvenirs-écrans, les délires, les contes, les mythes et les légendes.

Encore une fois, Freud privilégie dans cet abord des manifestations humaines les analogies, les correspondances qui, au fond, s'arriment à la fonction symbolique et au processus primaire «structuré comme un langage».

Quant à savoir comment rendre compte des différences, c'est bien sûr une autre histoire que psychanalytique! La psychanalyse n'a rien à dire à partir de son expérience propre sur le talent, le don artistique ou le génie. Elle a bien du mal à cerner la nature du jugement de goût (le beau, le laid, le sublime, l'horrible, l'étrange - inquiétant [unheimlich]) et de la jouissance esthétique. Elle contribue cependant à ouvrir quelques pistes originales en dégagant une série de tensions et de pôles conflictuels qu'aucune esthétique contemporaine ne peut ignorer. Ainsi, par exemple, si l'on prend le travail du rêve comme paradigme de multiples productions psychiques, il faut prendre en considération l'opposition entre les «forces» (pulsions, désirs) et le «système» (la structure du moi, la censure), ou la différence entre *processus primaires* (hallucination, condensation, déplacement, figuration, symbolisme) et *processus secondaires* (liaison des représentations et de l'énergie psychique, épreuve de réalité, adaptation à l'environnement). Lacan, en opposant langage et discours (2) a renouvelé la problématique ressaisie dans la plaine et expresse prise en compte de ce qui fait la réalité même de la cure analytique : la parole.

(1) A titre simplement évocatif citons les travaux d'Otto Rank, d'Ernst Kris, de Sarah Kofman, d'Octave Mannoni, ou encore, de Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, de Jacques Derrida pour ce qui touche à la critique du paradigme analytique.

(2) Opposition formulée très clairement, par exemple, dans son Séminaire sur *Les psychoses* (1955-56).

Pour en rester au mode freudien de penser, la question du rapport entre art et folie culmine dans son interrogation dernière sur la *sublimation*.

Sublimation est en effet le mot qui traduit une manière de nommer le problème de l'acte créateur, à l'intérieur d'une perspective exclusivement métapsychologique, c'est-à-dire d'une conceptualisation déduite de la clinique et non d'une description empirique directe. C'est l'aboutissement de la théorie sexuelle : elle révèle la fécondité et la limite de la théorisation psychanalytique.

La civilisation impose à qui veut s'y inscrire et en tirer quelque profit de très lourds sacrifices pulsionnels, par le biais des appareils sociaux de répression, d'intimidation, de soumission et par le biais, plus insidieux, de la culpabilité qui est la marque même de l'appartenance à une société humaine. (qu'on se souvienne de *Totem et Tabou*). Parmi les divers destins (1) possibles offerts aux pulsions (vitales et destructrices) : satisfaction partielle ou mesurée, refoulement, renversement dans le contraire, retournement sur la personne propre, il y a la sublimation.

Ce terme est emprunté à la chimie où il désigne le procédé qui fait passer un corps de l'état solide à l'état gazeux... Mais le terme choisi ici par Freud ne laisse pas de faire entendre les connotations d'une histoire de l'esthétique philosophique au sein de laquelle la question du Beau et du Sublime occupe une place éminente. Cette dimension proprement esthétique et philosophique n'a jamais été prise à bras le corps par Freud. Il s'en est tenu à son point de vue pulsionnel laissant à d'autres les questions de la forme, de la «Gestaltung» et du jugement de goût...

On doit à Lacan d'avoir cherché à articuler ces deux dimensions (pulsionnelle et formelle) à partir du remaniement fondamental que constitue la fonction structurante que joue l'ordre symbolique. C'est la symbolisation qui fait réellement le pont entre le réel pulsionnel anonyme et l'imaginaire individuel et collectif... Entre l'état solide et l'état gazeux?

«C'est, dit-il, à croiser diamétralement le cours naturel des choses que le symbole... réunit ce que ce cours sépare pour lui donner un autre sens.» (2)

Pour suggérer l'articulation nécessaire à opérer entre jeu et création culturelle, symbolisation et sublimation, je reviens à mes propres frais (3) à

(1) S. FREUD, *Pulsions et destins de pulsions*, in *Métapsychologie*, tr. fr. Paris, Gallimard, Folio, 1968, p. 25.

(2) Jacques LACAN, auteur présumé du *Liminaire* au Volume 1 de *Psychanalyse*, 1956, p. VII.

(3) Ce passage du texte de Freud est devenu, oserais-je le terme?, une sorte de lieu de pèlerinage pour qui cherche à saisir in *statu nascendi* l'émergence du sujet

l'exemple extraordinaire que nous a laissé Freud dans son essai sur *L'Au-delà du principe de plaisir*.

Celui qui, amateur ou professionnel, s'adonne à une activité artistique ne se trouve-t-il pas, en quelque manière, comme aux origines du temps, du moi et du monde, à l'instar de l'enfant qui joue abandonné activement aux mouvements du corps et de la fantaisie, en véritable démiurge?

Lorsque Freud, en grand-père attentif, observe son petit-fils de 18 mois, il s'émerveille d'apercevoir dans son jeu «la façon dont travaille l'appareil psychique en s'acquittant d'une de ses tâches normales les plus précoces», à savoir la rencontre et l'acceptation des événements douloureux et angoissants de la vie.

Il est à la fois frappé et intrigué par un jeu singulier que cet enfant invente, développe et complique à mesure de ses répétitions. Je vois dans les démarches mystérieuses et répétées de ce jeu trois péripéties qu'il peut être éclairant d'isoler comme les scènes d'une dramaturgie.

1. Le petit garçon jette aux quatre coins de la pièce, d'un geste obstiné et compulsif, tous les objets qui lui tombent sous la main. Il accompagne cette expulsion répétée d'une exclamation O-O-O-O! longuement modulée, que la mère et le grand-père interprètent non comme une interjection mais comme la vocalisation enfantine du mot «fort» (en allemand, adverbe signifiant «loin»). Voilà la première modalité de ce jeu de «fortsein» (1) (être loin).

humain comme tel à l'univers du désir, du symbole de l'existence et de son tragique. Ce commentaire, une fois encore perpétré, risque de lasser un lecteur averti par une légion de brillants commentateurs de ce texte et dont les gloses entrecroisées forment un réseau d'intertextualité extrêmement serré, marqué en certains noeuds par quelques noms.

Jacques LACAN a sans doute le premier reconnu l'importance de cette méditation de Freud, de sorte que tout son enseignement en est traversé. Il s'agit d'y reconnaître que «le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage». *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 319. Maurice MERLEAU-PONTY, Alphonse DE WAELHENS, Jacques SCHOTTE nous ont introduits à cette lecture.

Mais je dis aussi ma dette envers le travail quasiment talmudique qu'opère Jacques DERRIDA dans *Spéculer sur «Freud»* in *La carte postale, de Socrate à Freud et au-delà*. Paris, Aubier-Flammarion, 1980, p. 275-437.

Pour replacer ce texte au sein de la problématique du remaniement de la théorie des pulsions, de l'identification et de la compulsion de répétition, voir notre essai *L'identification dans la théorie freudienne*, op. cit. p. 162-175.

Que France SCHOTT-BILLMANN dans sa pratique de danse-thérapie et dans la théorisation qu'elle en propose ne puisse se passer de ce jeu paradigmatique pour penser ce qui *se joue* en tout mouvement rythmique, respiratoire, en toute allée et venue dansée n'est évidemment pas fortuit. Tout art-thérapeute devrait se pénétrer de ce jeu exemplaire, inépuisable en sa signification... et pour l'art et pour la thérapie.

(1) C'est l'expression littérale de Freud, *Jenseits des Lustprinzips*, G.W. XIII, p. 12

2. Il découvre une bobine de bois reliée à une ficelle qu'un enfant pourrait par exemple tirer derrière lui comme une auto. Mais cet enfant-ci en fait un autre usage : avec une grande adresse il lance la bobine par-dessus le bord de son lit entouré d'un voile, où elle disparaît. Il prononce alors son invariable exclamation O-O-O-O! et retire la bobine du lit, saluant sa réapparition par un joyeux «Da» (signifiant : voilà).

Voilà le jeu complet, le départ suivi d'un retour, un «fortsein» relayé par un «dasein» (1). Dans les termes qu'il choisit, Freud dans son commentaire identifie l'enfant à l'objet qui disparaît et apparaît :

«Verschwinden und Wiederkommen, wovon man zumeist nur den ersten Akt zu sehen bekam, und dieser wurde für sich allein unermüdlich als Spiel wiederholt, obwohl die grössere Lust unzweifelhaft dem zweiten Akt anging».

«Tel était bien le jeu complet, écrit-il; disparaître et apparaître [il n'écrit pas faire disparaître et faire apparaître], dont on ne voyait le plus souvent que le premier acte qui était répété inlassablement pour lui-même comme jeu, bien qu'il fût évident que c'est le deuxième acte qui procurât le plus grand plaisir». (Je traduis.)

Ce jeu présente une forme d'alternance, fort - da, disparition - apparition, indifférence obstinée - jubilation, doublée d'une opposition phonétique qui ne peut pas ne pas faire penser à ce qui fonde, pour la linguistique structurale, le jeu de la langue elle-même faite d'un système complexe d'oppositions signifiantes. C'est là la merveille d'ingéniosité d'un enfant qui joue sous nos yeux l'émergence originelle du sens...

3. Mais les commentateurs emportés par cet émerveillement ont souvent laissé de côté la note de bas de page où Freud signale une autre péripétie du jeu, qui en déploie les potentialités et porte l'invention à une puissance seconde. Après une longue absence, sa mère rentrant à la maison est saluée par une exclamation étrange et surprenante du bambin : «Bebi O-O-O-O». Elle s'aperçoit bientôt que l'enfant pendant ce long moment de solitude a trouvé le moyen de se faire disparaître lui-même. Il a découvert son image devant une grande glace qui touche presque le parquet et s'est alors accroupi de sorte que l'image spéculaire a disparu.

L'interprétation du sens de ce jeu consiste à dire qu'il traduit en une série de substitutions symboliques une expérience originelle et, certes, fréquemment répétée : l'épreuve angoissante et pénible des absences de sa mère (en plus de l'absence prolongée du père). Le jeu serait une élaboration psychique de la disparition, de l'angoisse et des vœux de vengeance et de mort qui y seraient liés.

(1) On ne peut manquer de faire le rapprochement de ce jeu de portée ontologique avec le fameux *Dasein* de Heidegger. L'enfant cependant semble plus radicalement philosophe que le philosophe existentiel lui-même, en proférant, à l'envers du *Dasein* ce «Fortsein» de l'absence, du manque, du retrait, de la mort...

Il serait une tentative de maîtriser activement, en la provoquant, l'épreuve de déplaisir. Le déplaisir s'y trouve d'abord purement transposé comme tel dans le geste d'expulser au loin les objets, équivalents symboliques de la mère qui part : avec ce renversement du passif à l'actif : c'est lui qui cette fois fait partir «l'objet» au loin. Le jeu *gestuel* se redouble, après l'introduction d'un scénario qui fait revenir l'objet, d'un jeu *vocal*... Ce qui permet à tout hégélien de souche d'y voir mise en scène la thèse selon laquelle l'existence du mot serait le meurtre de la chose.

Meurtre et résurrection conviendraient sans doute pour dire l'enjeu formidable de ces répétitions.

C'est la troisième phase ludique où l'enfant trouve à se faire lui-même disparaître et apparaître devant le miroir qui scelle l'interprétation et qui soutient la thèse que le jeu lui-même est le metteur en scène du deuil de l'objet. Ce deuil est contemporain de la construction du *sujet parlant* et du *moi* représentable dans les formes objectives : objets, bobine et ficelle, image dans le miroir (notons avec Derrida qu'un visage se dit aussi, familièrement, une bobine).

C'est une sorte de fête pour l'analyste qui voit confirmée son hypothèse sur la *fonction de liaison symbolique qu'opère le jeu infantin* (et tout ce qui dans la vie en prendra la suite) qui noue et fixe la pulsion de mort à la pulsion de vie, la haine à l'amour, l'angoisse subie d'abandon à l'angoisse ludiquement reproduite. En symbolisant son expérience, l'enfant *s'auto-symbolise*, il rassemble sur un plan ludique et verbal les éléments déchirés de son être, dont une part s'éloigne et disparaît à chaque absence de sa mère et une autre part survit, perdure, subit puis activement assume le pouvoir de produire de l'absence, de la nier dans le retour, de recommencer et, ce faisant, de naître au symbole, à la solitude (du Fortsein et du Dasein humains, inséparables), au réel, à l'imaginaire et au symbolique.

Lorsque l'adulte se rend à un spectacle tragique ne joue-t-il pas, par l'identification à tout ce qui se déroule sur la scène, un même jeu de vie et de mort? La catharsis tragique prend le relais du jeu infantin, au-delà du simple principe de plaisir, confrontant le sujet grâce au pouvoir de la fiction et du «comme-si» propre au théâtre, à l'impossible présentation de sa mort.

Mais il faut encore aller plus loin. Ne peut-on observer dans la dernière jaculation adressée à la mère lors de la troisième scène, le reproche ludiquement métamorphosé que lui fait l'enfant pour s'être si longuement absentée? En lui lançant un «Bebi O-O-O-O», l'enfant ne lui proclame-t-il pas que lui aussi peut s'absenter, se faire disparaître, n'être pas là et ainsi lui retourner l'épreuve qu'elle lui fait malgré elle répétitivement subir?

Ce petit garçon nous indiquerait ce que vraisemblablement tout enfant élabore dans ses jeux, en particulier dans ces jeux d'occultation ou de cache-cache réalisés en présence des adultes avec ce mélange d'anxiété et de

malice, de fausse surprise et de provocation, de peur et de jubilation. Cette scène ne montre-t-elle pas, chez l'enfant, une forme naissante d'humour et d'ironie?

Il n'est pas neuf, bien sûr, de reconnaître dans l'activité ludique du petit d'homme, paradigme de l'essence humaine en devenir, la mise en scène symbolique du monde lui-même. Retentit ici la parole d'Héraclite :

«Le temps du monde est un enfant qui joue au tric-trac; son royaume est celui d'un enfant.» (1)

Ne retrouvons-nous pas ici le leitmotiv de notre réflexion menée sur les enjeux des pratiques de l'art-thérapie?

Oserait-on encore avoir le simplisme de dire que l'enfant «s'exprime» dans ce jeu? Ne faut-il pas bien plutôt laisser là toute psychologie et s'en remettre à un langage qui la transcende, tel le mot d'Héraclite? Ou simplement se taire et retrouver un regard et une oreille absolument inchoatifs?

L'art, le jeu et peut-être l'analyse se déroulent comme un drame, dont la scène est fournie par le jeu du symbole. Il y a du langage et cette animation signifiante des choses potentialise l'épreuve que l'homme fait de la vie, de la souffrance, de la solitude, de la mort.

Le sujet ne préexiste pas à sa création : c'est la mise en oeuvre, l'activité qui «produit» rétroactivement l'acteur et lui donne, temporairement ou durablement, une identification. L'oeuvre «produit» l'artiste.

Si le jeu ou l'art sont une sublimation des pulsions, cela reste une très méta-psychologique hypothèse. Ils sont la mise en scène des opérations fondamentales qu'autorise le pouvoir de symboliser lequel n'est point inné mais rencontré dans le rapport à l'Autre, présent/absent, et à tous les doubles que les «objets» sont susceptibles d'offrir au moi en quête d'un support imaginaire (objets quelconques, jouets, image du corps, corps d'autrui...). L'enfant ne joue pas seulement (ou d'abord?) pour s'amuser, le jeu est sa manière, absorbante, concentrée, sérieuse, de «penser» avec son corps et son âme, ce qui lui arrive. Et ce qui lui arrive n'est pas toujours drôle...

Un dernier aspect du jeu nous conduit à clore la série des termes formant système dans la conception freudienne de la symbolisation : c'est la question de la destructivité, de la négativité, du rapport à la mort.

(1) Héraclite, fragment 52 cité par Eugen FINK, *Le Jeu comme symbole du monde*, Paris, Ed. de Minuit, 1966, p. 28 - 29. L'auteur se reporte aux *Fragments des présocratiques* réunis par DIELS-KRANS.

4. La négation

Qu'est-ce donc que ce pouvoir du symbole auquel nous ne pouvons assigner aucun sujet psychologique mais qui, en revanche, nous est apparu comme la condition de possibilité de l'existence d'un sujet? Cette question travaille l'humanité depuis l'éveil même de la pensée. Il n'est pas téméraire de dire que cette question est solidaire de celle qu'a dû poser l'expérience des êtres et des choses. (1)

Si Freud se risque à dire que le jeu est la tâche essentielle de l'enfant, c'est qu'il l'inscrit dans l'immense tradition du travail culturel que l'humanité produit dès l'aube du temps pour assumer l'énigme de son être-là et de son être-pour-la-mort.

Ce que le symbole porte c'est cette condition humaine elle-même marquée du désir, des intermittences des objets offerts et retirés à la jouissance, de l'incomparable puissance imputée à l'Autre. Or, à considérer le symbole dans son essence la plus ramassée, on est nécessairement conduit à ce qui constitue son opérativité radicale, opérativité qui est, paradoxe imparable, de *négation et de négation de la négation*.

Symboliser est un acte qui implique toujours une série d'opérations de substitution. Symboliser c'est établir au moyen d'objets (de signifiants matériels, scripturaux, sonores) des équivalences. Cela implique formellement que l'on pose qu'une chose *est et n'est pas* une autre sous quelque rapport.

La négation opère sur une position, une affirmation qu'elle nie sans la supprimer absolument. La survivance du «nié» dans la négation lui donne cette sorte de «double fond» paradoxal. L'enfant qui joue met une telle «négation» à l'oeuvre : il fait *comme si* tel objet était sa chose.

Faire comme si, faire semblant, créer une fiction, transformer un objet d'usage en un jouet (une chaise en voiture, un bout de bois en sabre, un chiffon en poupée, etc), un acteur en un personnage, repose sur le mystérieux pouvoir de nier lui-même pouvant se réfléchir dans une série indéfinie de négations, en abîme. (2)

N'est-ce pas ce pouvoir de négation (serait-ce la négativité hégélienne, le «néant» sartrien?) qui marque la césure entre animalité et humanité, les

(1) La psychologie, comme tentative de se donner une représentation cohérente du monde et du moi, est d'abord animiste, écrit FREUD dans *Totem et tabou*. L'invention de l'âme est la réponse à l'énigme et au scandale de la mort.

(2) C'est Octave MANNONI qui a le mieux formulé la fonction de la négation dans le jeu. Il a par ailleurs repris la question de la négation propre au théâtre (le libre jeu de l'imaginaire rendu disponible grâce à la convention du *comme si*) en la liant aux formes cliniques de la dénégation, du désaveu, du déni, etc.

caractères classiquement invoqués pour définir leur différence n'en étant que la conséquence (facultés supérieures, raison, conscience réfléchie, langage, rire, mensonge, etc...)? Ces questions titanesques appartiennent en propre à ce qui fait le souci éternel des mythologies, religions, sciences et philosophies. Soyons modeste et tenons-nous en à observer la démarche de Freud dans son essai sur la négation. (1)

L'ambition de Freud, à peine voilée, est de contribuer par la psychanalyse à éclairer cette fonction de la négation et ce, comme je l'ai annoncé, dans le langage des pulsions, ce qui, dit-il sans vergogne, n'a jamais été tenté avant lui.

On va s'apercevoir qu'une genèse du non est impossible sans la mise en oeuvre d'un jeu conceptuel impliquant une batterie complexe de distinctions et, partant, de négations. De ce véritable morceau de bravoure théorético-spéculatif nous ne pouvons ici que tracer l'arête de l'argument, en cherchant avant tout à en montrer le pouvoir suggestif.

Ce n'est pas moins que l'engendrement même de la fonction intellectuelle, c'est-à-dire du jugement, dont il vise à faire apparaître le surgissement. Originellement s'impose dans la psyché la loi du principe de plaisir réglant ce qui peut être inclus dans le «moi» [se formant à peine] et ce qui doit en être exclu. Ultérieurement survient l'acte de juger, approprié à une fin et effet du développement des motions pulsionnelles primaires. L'affirmation, substitut de l'unification [du moi et de l'objet] appartient à l'Eros [pulsion de vie]; la négation, successeur de l'expulsion, appartient à Thanatos [pulsion de mort].

Qu'est-ce que juger (Urteilen : littéralement, séparer originairement) sinon accepter ou refuser un certain contenu de pensée? Mais les toutes premières formes d'acceptation et de refus (Bejahung - Verneinung) ne peuvent être, génétiquement parlant, que jouées en langage oral.

Nier quelque chose dans un jugement signifie, au fond : voici quelque chose que je préférerais refouler (rejeter). Le jugement (Verurteilung) est le

(1) S. FREUD : *Die Verneinung* (la négation), trad. franç. de J. Laplanche, in *Résultats idées, problèmes*, Paris, P.U.F., 1983, p. 135-140. Ce texte extrêmement dense a fait l'objet de nombre de commentaires tant chez les analystes que chez les philosophes (parmi lesquels je dis ma dette à A. De Waelhens, J. Hippolyte, M. Merleau-Ponty, J.F. Lyotard, E. Ortigues, G. Deleuze, J. Derrida).

Il y a eu des tentatives de produire une psychologie génétique, expérimentalement vérifiable de la genèse du «non» et du symbole de l'affirmation et de la négation : René SPITZ, *Le non et le oui, la genèse de la communication humaine*, Paris, P.U.F., 1962.

Il ne faut pas manquer de signaler l'oeuvre immense d'un Jean Piaget, largement consacrée à rendre compte de la naissance du symbole chez l'enfant dans ses recherches d'épistémologie génétique.

substitut intellectuel du refoulement, son «non» une estampille marquée (Merkzeichen) de celui-ci, comparable au certificat d'origine «made in Germany».

Par le moyen du symbole de la négation (Verneinungssymbol) la pensée se rend libre des contraintes du refoulement et s'enrichit de contenus dont elle ne peut se passer pour son fonctionnement.

Autrement dit, le symbole de la négation permet d'admettre dans la pensée un contenu que le mouvement affectif préfère expulser, en «affectant» du signe *non* ce contenu. Par ce subterfuge symbolique la pensée accueille intellectuellement le refoulé en quelque sorte dés-affecté.

L'acte de juger produit deux types de décision : prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose (jugement d'attribution) et concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité d'une chose représentée (jugement d'existence).

La qualité sur laquelle porte la décision devait originellement (ursprünglich) être bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Dans la langue des motions pulsionnelles archaïques orales : voilà ce que je veux avaler ou ce que je veux cracher, et dans une traduction ultérieure : voilà ce que je veux introduire en moi et ce que je veux exclure de moi. Cela doit être en moi ou bien hors de moi.

Le moi-plaisir originel veut, dit Freud, introjecter tout le bon, éjecter tout le mauvais. Le mauvais, ce qui est étranger au moi, ce qui est extérieur est pour lui quasiment identique.

L'autre fonction décisive du jugement, qui se prononce sur l'existence réelle d'une chose représentée, relève de l'intérêt du moi-réel qui succède au moi-plaisir initial. Son rôle est de décider non pas qu'une chose perçue doit être admise dans le moi ou non mais si quelque chose qui se trouve dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvée dans la perception (la réalité).

Question du Dehors et du Dedans. Le non réel, simplement représenté, subjectif, est seulement dedans; l'autre, le réel, est présent aussi à l'extérieur. L'expérience apprend qu'il n'est pas seulement important de savoir si une chose, objet de satisfaction, est bonne et peut être admise dans le moi, mais encore de savoir si elle est là dans le monde extérieur de sorte qu'on puisse s'en emparer si besoin est.

Freud, élève des philosophes empiristes, postule qu'il n'y a rien dans la pensée qui ne provienne des sensations : toute représentation est donc issue de la perception et en est, en quelque sorte, la répétition. Ce qui fait de l'existence même de la représentation une preuve, un garant de la réalité du représenté. Le pouvoir de la pensée est de rendre présent ce qui a été perçu une fois, sans que l'objet ait encore besoin d'être encore présent au dehors.

Cette possibilité de représenter marque un progrès décisif qui permet de distinguer le subjectif et l'objectif, initialement indistincts.

Le moi réel, soumis à l'épreuve de la réalité et aux durs enseignements de la vie peut désormais retrouver l'objet correspondant à la représentation. Cela suppose que des objets ont été perdus qui autrefois ont apporté une satisfaction réelle.

Trouver un objet de désir est donc, comme il est écrit dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, une retrouvaille avec un objet premier, fabuleux et inégalable, et dont le sujet cherchera dans le réel les traces. Conception nostalgique du désir? Freud renouerait-il ici avec Platon et le mythe d'Aristophane? Toujours est-il que ces considérations ouvrent un abîme de questions au sein desquelles se retrouvent les nôtres, concernant le jeu et la fantaisie, la fiction, la création artistique qui en sont les successeurs pour ne pas dire les succédanés.

Il n'y a symbolisation que pour réunir ce dont on est séparé; sachant que cette unification porte nécessairement en elle la marque de la séparation : le symbole est et n'est pas ce qu'il symbolise, la représentation est et n'est pas (n'est plus) la chose perçue. C'est désormais par les alternances de la présence et de l'absence, du «fort» et du «da» qu'une retrouvaille devient possible, sur fond de l'impossible retrouvaille de la chose même.

Le court essai de Freud sur la *Négation* mériterait d'être poursuivi et prolongé : l'usage linguistique de la négation qui a frappé l'oreille analytique de Freud a provoqué en quelque sorte à faire ces audacieux développements par la récurrence des dénégations signifiantes utilisées par ses patients en analyse. Les exemples qui illustrent fort bien le lien entre dénégation et refoulement sont ceux par lesquels il commence son essai :

«Vous allez maintenant penser, dit un patient, que je vais dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai pas effectivement cette intention»

ou encore

«Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle.» (1)

Ces exemples sont fort proches de ce que sans cesse nous faisons pour nous «défendre» dans la vie quotidienne. Lacan a poussé beaucoup plus avant que Freud l'exploration des processus qui expriment la négation dans le discours, pour aller non seulement à la racine de sa fonction grammaticale mais encore au fondement de sa fonction en logique et en mathématique. C'est précisément dans le même Séminaire où il approfondit ces fonctions de la négation qu'il tente de cerner ce qui fait d'un sujet humain un sujet, c'est-à-dire un être distinct, unique, identifiable comme tel. C'est la fonction de

(1) S. FREUD, art.cit. p. 135.

l'identification qu'il réinterroge là, en la prenant non pas, comme Freud l'avait fait, à partir de son versant psychologique et psychopathologique mais à partir de son fondement dans le langage, plus exactement dans la «logique du signifiant» sans quoi rien pour l'homme ne pourrait se différencier, s'articuler, se connaître ou se penser. (1)

S'il y a symbolisation, c'est sur la base du jeu foncièrement paradoxal du signifiant qui permet à un sujet d'être *et* de n'être pas, de *se* construire par des identifications. Nous ne pouvons qu'indiquer une piste de recherche passionnante, que nous ne pouvons poursuivre telle qu'elle ici.

Retenons de ceci que lorsqu'un sujet joue, écrit, peint, danse, sculpte ou chante, s'il symbolise une rencontre, un événement, un étonnement, une sidération, une jouissance, une altérité ou un originaire intraduisible, il se symbolise comme sujet dans cette opération même qui, ce faisant l'identifie, le situe, lui confère quelques repères. L'oeuvre le distingue et le relie, l'oeuvre signifie et le signifie au sein d'un réseau préexistant d'oeuvres. La symbolisation marque ainsi son lien essentiel à ce qui a été analysé de la négation et dont on a aperçu la double dimension.

Jean-François Lyotard, dans un commentaire du texte freudien que nous lisons, propose de nommer les deux dimensions de cette création symbolisante la dimension différentielle et la dimension référentielle. La première rend compte de la possibilité de la signification toujours liée à un système fermé d'oppositions, par exemple dans un code; la seconde permet la mise en relation d'un système avec un dehors, une référence, ce qui rend possible la désignation. (2) Cependant, pour la psychanalyse, le problème de la négation doit intégrer celui du refoulement (originaire et secondaire) et toutes les modalités de la négation dans les structures cliniques (déli, dénégation désaveu, forclusion). Mais ce n'est pas ici le lieu de le thématiser.

Que conclure de ce rapide parcours sur les chemins broussailleux et pentus de la symbolisation?

Je pourrais en baliser l'itinéraire en privilégiant des signifiants-clés que Freud a choisis pour nous orienter en ce vaste continent, sans redouter le voisinage d'une solide et impressionnante cohorte de penseurs...

(1) J. LACAN, Séminaire de 1961-62 : *L'identification* (inédit).

(2) Jean-François LYOTARD, *Discours, Figure*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 117-129. L'auteur propose sa propre traduction du texte sur la *Verneimung* : *La (d)énégarion*, p. 131-134. L'ensemble de son ouvrage intéresse au plus haut point notre propre démarche, en particulier son examen critique des notions psychanalytiques de représentation, de figuration et de la notion psychologique d'expression.

Celui qui recourt au terme de symbolisation pour traduire ce qui est censé se passer dans tout geste ludique ou créateur, expressément verbalisé ou silencieux, doit, s'il entend s'en référer à la psychanalyse, mettre ensemble quatre opérations fondamentales et inséparables : dans la langue freudienne cela s'exprime dans quatre verbes derrière lesquels se profilent, à chaque fois, une série paradigmatique de concepts : *Erinnern, Darstellen, Spielen, Verneinen*.

Erinnern, c'est l'activité du ressouvenir, appelant tous les ressorts que la psychanalyse a mis au jour dans le travail très paradoxal de la mémoire en montrant les mouvements contradictoires : oubli (refoulement), traces, fausses reconnaissances, déjà-vu ou déjà-raconté, remaniement après-coup de l'expérience et des impressions, retour du refoulé dans le symptôme... La conversion hystérique sert ici de modèle aux fidélités et aux infidélités, aux servitudes et aux libertés de la mémoire - dont il faut souligner la rigoureuse dimension proustienne...

Darstellen, c'est mettre en scène, présenter plastiquement, figurer, produire dans l'ici-maintenant (du rêve, hallucinatoirement; du jeu et de l'art, avec le corps et l'âme en éveil, matériellement et spirituellement) une forme qui «élève, dira Lacan, l'objet à la dignité de la chose» (1). «Darstellen» c'est précisément l'action de mettre en scène, de produire une forme, d'amener à la vie concrète une figure, c'est dans la langue de Prinzhorn, «Gestalten».

Si l'on était rigoureusement fidèle au processus de pensée que suit Freud dans son *Interprétation des rêves* - lui-même ayant par moments «oublié» cette rigueur lorsqu'il a voulu parler des productions artistiques - on ne serait pas si éloigné de ce qu'un Prinzhorn et ce que tous les artistes et critiques s'exercent à traduire dans leur attachement indéfectible à la dimension formelle, plastique, figurative, scripturale, hiéroglyphique de toute oeuvre artistique. Cette attitude de pensée se place sur un tout autre terrain que celui de la psychologie des intentions, des contenus typiques et de l'expression d'un moi narcissique inquiet de son image ou de son «soi» profond.

Cette écriture qu'actionne le rêve est sans doute à relier à cette énigmatique «langue fondamentale» dans laquelle Dieu s'adresse au délirant Schreber ou, encore, à ce plus mystérieux encore «héritage phylogénétique» dont Freud a osé, envers et contre tout, postuler l'existence active dans l'inconscient des hommes. Sans cette hypothétique postulation d'un universel, tout formel qu'il soit, comment rendre compte de ce que chacun

(1) Jacques LACAN, *L'éthique de la psychanalyse, Le Séminaire*, Livre VII, Paris, Seuil, Le champ freudien, 1986, p. 134.

semble savoir sans le savoir? Cet universel est un langage et, sans doute, intérieurement opérant par son jeu de lettres en tout discours concret proféré dans une langue.

Spielen. Le jeu enfantin du fortsein - dasein, inoubliable, demeure le parangon de toute théorie de la symbolisation. Du jeu à la parole, du comique au mot d'esprit, de l'humour à la tragédie, de la fantaisie à la fiction artistique, un même procès paradoxal de présence/absence développe ses pouvoirs infinis. L'activité de jouer est éminemment symbolisante car le jeu, comme le signifiant, représente le sujet pour un autre jeu, pour un autre signifiant. C'est autrement dit, l'univers symbolique que le joueur/parleur s'approprie en jouant, en se jouant, n'arrivant jamais à se représenter lui-même, parce que toujours autre, mais se laissant représenter en quelque sorte en acceptant de disparaître en tant que «moi» pour réapparaître comme acte irréprésentable, en éclipse, entre les représentations (au sens théâtral) ou entre les mots.

Verneinen, c'est le concentré du pouvoir symbolique. On a pu entrevoir combien la possibilité même de désirer, de penser, de signifier et d'imaginer met en oeuvre un principe fondamentalement dialectique (1), inscrit dans le symbole même de la négation. Certes, il est nécessaire de déplier soigneusement les divers plans que juxtapose Freud dans son essai, parce qu'on ne peut sérieusement traiter en même temps et au même niveau logique un jeu pulsionnel mythiquement reproduit, un jeu conceptuel issu du dialogue entre clinique analytique et théorisation métapsychologique, un débat philosophique vieux comme le monde sur l'origine du langage ou du signe en général. Et il resterait en outre à parler de la logique elle-même... On aura donc la bienveillance de n'avoir affaire ici qu'à une évocation de la surdétermination de la fonction du négatif, laissant aux divers spécialistes le soin d'explorer rigoureusement les territoires ainsi indiqués.

(1) Principe dialectique si nettement décrit par Jean HIPPOLYTE présent au Séminaire de Lacan et qui y a commenté le texte freudien en mettant en évidence sa portée philosophique. Qu'on se reporte au *Commentaire parlé sur la «Verneinung» de Freud*, publié dans *La Psychanalyse*, 1956, n° 1, p. 29-40.

Ce commentaire est encadré d'une introduction et d'une réponse de Jacques Lacan. Rappelons au passage que c'est l'ensemble de ce premier numéro d'une Revue qui marquait la naissance de la Société Française de Psychanalyse, dans lequel on peut lire des contributions décisives aux questions essentielles de la psychanalyse en tant que pratique de la parole. Lacan y démontre le dialogue historique qu'il rendit possible entre philosophes (Heidegger, Hippolyte, E. Amado Lévy-Valensi), linguistes (Benveniste), philologues (Cl. Ramnoux), psychanalystes (Lacan, Lagache, Tomkins).

La cure analytique, dont on a aperçu que Freud caractérisait les opérations par les termes, proches de ceux que nous venons de mettre en exergue, de *Erinnern*, *Wiederholen*, *Durcharbeiten* est l'actualisation, toujours renouvelée, des opérations symbolisantes. Elle est travail du souvenir, répétition dans le transfert présent en tant qu'espace-temps de la «Darstellung» des questions immémoriales que le sujet adresse à l'Autre, elle est jeu du désir et du langage opérant, selon une logique temporelle singulière faite d'anticipations et de rétroactivité, une métamorphose du sujet, métamorphose lente, discrète et aussi peu spectaculaire que n'est théâtrale l'abréaction histrionique des émotions.

En rappelant, dans ces chapitres les deux composantes majeures de ce qui a été reconnu comme le ressort de tout «traitement de l'âme», je n'ai certes pas fait oeuvre originale mais j'ai voulu fermement souligner la complexité et de la dynamique affective de la *catharsis* et de la structure surdéterminée de la *symbolisation*, toutes deux liées au processus de sublimation.

Or, encore une fois, quiconque prend appui sur une pratique thérapeutique référée à l'art comme production concrète de formes ne peut s'empêcher de mettre en branle pour ceux qu'il «anime» (!) les ressorts fabuleux de la catharsis et du symbole. C'est à l'intérieur de cette liaison problématique que peuvent prendre place des débats plus érudits sur l'identification, la sublimation, l'idéalisation et leurs avatars particuliers dans la structure de la névrose, de la psychose et de la perversion. (1)

(1) A titre d'exemple, on peut se reporter à la théorisation que J. LAPLANCHE opère dans l'ensemble de ses travaux publiés sous le titre général de *Problématiques*, Paris, P.U.F., 1980.

CONCLUSION

Où mène ce parcours en ces lieux de rencontres, heureuses et malencontreuses entre l'artiste et le thérapeute?

L'objectif était de prendre au sérieux des pratiques qui si elles ne sont pas réellement nouvelles sont encore relativement dans les marges des débats qui font la vie des cercles d'artistes et de critiques et des cercles de thérapeutes et de psychanalystes. Démarche thérapeutique prise ici dans sa généralité en tant que question pour les «thérapeutes» intéressés, la dite - mal dite? - *art-thérapie* mérite un examen sérieux de son fondement, de son ambition, de ses enjeux. C'est la fréquentation d'artistes, c'est la rencontre, en quelques lieux institutionnels de la psychiatrie ou de la culture, c'est l'expérience d'enseignant et de psychanalyste qui m'ont conduit sur ces lieux - marginaux - mixtes et métissés.

Mon propos a été de chercher des moyens de maintenir interrogeables les pratiques de l'art-thérapie.

Pourquoi avoir sous-titré cet essai : liaison dangereuse? D'abord parce que, historiquement, on ne peut nier que les thérapies aient guigné du côté des créateurs quelque modèle d'inspiration, cherchant même auprès des artistes une caution qui couvrirait de l'incontestable autorité de leur relation intime avec la vérité leur propre tentative de traiter l'âme (Seelebehandlung). Freud n'a pu se passer, pour asseoir la vérité de sa découverte, de se réclamer d'éminents et prestigieux prédécesseurs : d'Homère à Dostoïevski, en passant par Sophocle, Euripide, Rabelais, l'Arioste, Shakespeare, Heine, Schiller, Goethe, Hoffmann, Balzac, Flaubert ou Thomas Mann... Une fréquentation aussi assidue des poètes ne laisse pas de faire penser à quelque grand désir d'une durable liaison entre psychanalyse et création artistique... Mais on sait aussi combien l'idéologie scientifique et l'orgueil théorique de ce conquistador de la vie psychique inconsciente a rendu ambivalent ce grand désir...

Quant à la dimension de l'action thérapeutique, le modèle psychanalytique lui aussi marque nombre de points de rencontre avec la recherche artistique, en positivant la disponibilité à l'impensé, à la rêverie, à l'angoisse et au silence, en reconnaissant l'antagonisme pulsionnel, Eros et Thanatos à la source de toutes possibilités de métamorphose, en marquant

l'importance de l'inscription du sujet dans une trame symbolique immémoriale et sa dépendance indépassable aux pouvoirs du langage et des images dans la rencontre du réel. Mais on sait aussi combien la survalorisation du modèle de la «talking cure» a rendu nombre de «psy» avides d'interpréter tout fait ou geste d'humaine extraction dans une langue imbue d'elle-même, éloignée de sa source et rendue sourde à l'inconnu par le bruit envahissant de son bavardage - Goethe aurait dit : «Crée, artiste et ne parle pas!»...

Voilà, en partie, pourquoi cet appel des thérapeutes à une liaison avec l'art comporte quelque dangerosité. Tout thérapeute est en rapport avec le fond secret et silencieux, sauvage et intraduisible de la subjectivité, autant celle de l'autre que la sienne propre. Il doit reconnaître à quel point, maniant cette «matière dont sont tissés nos rêves», il se fait agent... de liaison dangereuse.

Il lui faut encore reconnaître que son action comme sa pensée, s'inscrivent dans notre temps. L'idée d'art-thérapie est l'idée saugrenue de l'inquiétude de notre temps. Il s'imposait donc de situer dès le départ le contexte de naissance de l'idée d'art-thérapie. Et je rappelle ce que nous devons à tout le travail de Jean-Pierre Klein et de sa revue *Art et thérapie* dans la mise en évidence des courants esthétiques, philosophiques, psychiatriques et psychothérapeutiques qui ont conflué dans la création des pratiques art-thérapeutiques.

Sommes-nous encore aujourd'hui pleinement transis d'une conception de l'art comme subversion, déconstruction, mise en question ironique ou tragique de l'expérience du monde et des sociétés, des communautés et du sujet lui-même?

Où en est le modèle thérapeutique, en ces temps de crise où les mutations économiques et techniques amènent le médical à jouer un rôle politique et où la psychiatrie est toujours davantage invitée, en connexion avec la criminologie, la pédagogie et le droit à répondre à une demande pressante de normalisation? C'est dans les institutions psychiatriques qu'est né l'intérêt scientifico-diagnostique ou parfois esthétique et thérapeutique pour «l'art des fous». Les productions des malades sont devenues objet d'un regard «positif» : positif au sens du positivisme très «dix-neuvième siècle» (objectiver, mesurer, prédire, expliquer) et au sens de la valorisation de ce qui auparavant ne faisait l'objet d'aucune attention. C'est plutôt cette seconde positivation qui a donné le branle aux ateliers d'expression dans les services psychiatriques pour sortir progressivement des structures hospitalières et essayer dans divers centres thérapeutiques ou culturels, publics ou privés.

Que nous le voulions ou non, nous sommes les enfants de ce siècle finissant que certains ont pris le risque d'appeler «post-moderne» ce qui n'est

pas, comme tel, fort enthousiasmant! Mais au moins cela invite les «psy» souvent confinés dans leur langage et leur domaine réservés à élargir leur perspective : toucher à ce qui relève de la création artistique oblige à sortir des cabinets ouatés et à regarder ailleurs, quitte à être fort secoués et dépaysés. Il y a tout à gagner à se mettre à l'école des artistes et à mettre en veilleuse, pour un temps, le zèle thérapeutique et la manie de passer tout à la moulinette de la verbalisation.

Nous n'avons cessé de dégager des présupposés psychologiques activement à l'oeuvre chez nombre de thérapeutes et qui ont un tel statut d'orthodoxie et d'évidence acquise qu'il apparaît scandaleux voire suicidaire de les soumettre à la question. Parmi ces préjugés despotiques, nous avons rencontré et pourchassé l'un des plus chevillés au sens commun, en matière d'art autant que de thérapie, celui que concentre la notion d'expression et, l'idée connexe, que s'exprimer (exprimer ses émotions retenues, exprimer ses fantasmes ou ses angoisses) ne peut que faire le plus grand bien. Associées à cette notion d'expression, il y a toute la série des autres devenues ses voisines de palier : communication, socialisation, et sur le ton plus «psy», catharsis, symbolisation et sublimation.

Ces derniers termes appartiennent à la conceptualité psychanalytique qui, après près d'un siècle d'existence, a diffusé dans la langue commune.

Il s'agit de se demander si toutes ces notions sont pertinentes ou impertinentes eu égard à la «chose qui occupe l'art lui-même». En donnant la parole à des peintres qui se sont mis à la disposition d'adolescents pour les confronter aux réalités concrètes d'un atelier, d'un projet, d'une oeuvre en travail, j'ai expressément voulu rendre à César ce qui est à César... Qui mieux que l'artiste serait habilité à parler de sa pratique, sinon lui-même? Et pourtant les artistes parlent peu, en tout cas bien moins que la cohorte des critiques, biographes, psychobiographes, esthètes et philosophes... Quant aux analystes, on serait presque tenté, devant leur effronterie interprétative et inquisitrice, à emboîter le pas à Jean Baudrillard qui écrit :

«Il faut interdire à la psychanalyse d'empiéter là où elle n'a rien à dire : sur le poétique (l'oeuvre d'art), sur le symbolique, sur l'anthropologie (primitive)...» (1)

Certes, confessons d'emblée que nous avons contrevenu à ce sévère interdit... C'est qu'il n'est pas interdit au psychanalyste de se demander - en matière humaine où rien en principe ne doit lui rester étranger - quelle est la validité des concepts qui soutiennent son action dans la cure et d'appeler à la rescousse pour mener à bien sa tâche (infinie) le poète, l'artiste et l'anthropologue!

(1) Jean BAUDRILLARD, *Le Witz ou le fantasme de l'économie chez Freud*, in *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.

Toute la question est de savoir comment créer les meilleures conditions pour favoriser la possible rencontre, pour des personnes en souffrance, en marge ou en recherche de quelque sens à conférer à l'existence, de cette improbable espace de création. Un subtil dialogue entre artistes et thérapeutes s'impose, dialogue irréalisable sans la reconnaissance d'une impossible traduction d'un langage à l'autre et, par conséquent, d'une absolue liberté d'explorer, de faire fausse route, d'inventer ou de se taire...

Pour conclure cet essai, je préfère, dans la logique de ce que fut la démarche suivie, laisser la voie libre à un discours quelque peu autre sans être pour autant absolument étranger au nôtre et dont l'accent polémique n'arrêtera pas dans sa pensée celui qui aura entendu les enjeux - dangereux - de ce propos.

Un Michel Thévoz, qui sait de quoi il parle (1), ne ménage pas ceux qui pratiquent l'ergothérapie et toutes les formes d'art-thérapie. Il souligne avec vigueur la *contradiction dans le terme même d'art-thérapie*, contradiction à ses yeux irréductible :

«L'art procède d'une désadaptation heuristique, alors que la thérapie vise à la réadaptation.»

Pourrait-on le contredire quand il observe que l'art, comme la sexualité, répugnent à être prescrits «comme des exercices d'hygiène»?

Ce que nous avons prudemment sous-titré en usant d'une expression empruntée à une littérature érotique connue «liaison dangereuse», Michel Thévoz le formule plus vertement comme contradiction car, dit-il,

«L'artiste se distingue des fabricants d'images de toute nature par le fait que, au lieu d'obéir aux normes figuratives, il intervient sur le code, il joue avec les structures, il se livre à des manipulations génétiques aléatoires. Cette impulsion ludique ou transgressive est d'autant plus opérante chez les auteurs d'Art Brut, qui ne bénéficient pas de la légitimation sociale réservée aux artistes patentés. Leurs malversations figuratives procèdent encore plus ouvertement de l'agressivité ou de la contre-violence, du détournement des signes, de la sorcellerie, de l'hermétisme cryptographique, bref, d'une répugnance et pas du tout d'une aspiration à communiquer.» (1)

(1) Il est conservateur de la Collection de l'Art Brut, créée par Jean Dubuffet à Lausanne et professeur d'histoire de l'art à l'Université de cette même ville. On lira avec intérêt ses essais roboratifs, tels *Requiem pour la folie*, Paris, Edit. La Différence, 1995; *Art, folie, L.S.D., graffiti, etc.*, Lausanne, Ed. de l'Aire, 1985.
(1) M. THEVOZ, *Requiem pour la folie*, p. 32-33.

La pratique, en institution, d'ateliers d'art-thérapie peut-elle être autre chose qu'une pratique «hygiénique» dissuadant par avance toute aventure de création en lui dessinant sa fonction «curative»? On ne peut certes enjoindre à quelqu'un de créer - c'est aussi absurde, pragmatiquement et logiquement, que d'ordonner à quelqu'un d'être spontané. L'art-thérapie ne fait-elle pas basculer l'art, sans que les thérapeutes ne s'en doutent, dans le registre de «l'expression assistée», comme l'écrit Thévoz, non sans acidité? L'art-thérapie est-elle une illusion ayant beaucoup d'avenir? La question, posée aussi crûment, a l'avantage de faire réfléchir les artisans de ces pratiques non seulement, comme ils ne manquent pas de le faire, sur les objectifs thérapeutiques, médicaux, sociaux, des activités qu'ils offrent à leurs patients, ou sur la validité de leurs techniques elles-mêmes, mais aussi sur ce qui, au fond, les dépasse et les déborde et qui relève de l'époque, de la culture, de la politique. (2)

Ceci trace la voie très risquée qui est la nôtre, ouverte sur une ligne de crête, pouvant à tout moment glisser soit sur le versant d'une normalisation pénétrée des impératifs d'une société utilitariste, soit sur le versant d'une idéalisation de l'art mais qui pourrait pousser en toute bonne volonté à l'illusion marginalisée du système. (3)

Nous revenons ainsi à nos commencements, aux dangers réels dont doit être averti tout thérapeute qui fait passer un projet de modifier l'état du sujet en souffrance par la médiation d'une action/interaction agissant sur des objets, une matière, un instrument, un corps, un texte, un groupe... Cette «matière» est explosive, elle comporte dans son maniement un défi éthique, à savoir celui de respecter ce qui est dit, exprimé, montré, agi, d'accueillir

(2) M. Thévoz va jusqu'à comparer l'avènement de l'art-thérapie au développement de l'aide humanitaire : elles s'élèvent, chacune dans son registre, sur la déperdition de la créativité perdue, dans l'art ou dans la politique.

(3) Pour citer encore THEVOZ qui, décidément, secoue quelque conviction survivante d'une militance antipsychiatrique : «L'avènement d'un art humanitaire n'a-t-il pas été annoncé par la promotion spectaculaire des écorchés vifs, par l'irruption des suicidés de la société, par le pathos du naufrage existentiel et de sa rédemption par l'art, façon Van Gogh?» Op. cit. p. 35-36.

On reconnaît ici le langage d'Antonin Artaud qui lui-même occupe une place centrale dans ce qui a mobilisé mon propre travail depuis la fin des années soixante... Le «pathos» que dénonce Thévoz a pourtant une fonction essentielle pour qui travaille dans le champ «pathoanalytique». Quelle possibilité aurions-nous aujourd'hui d'interroger la fonction thérapeutique et le rôle de la psychanalyse dans les idéologies de la santé mentale, s'il n'y avait eu l'effet d'entraînement des accents pathétiques, certes, mais justes, de Michel Foucault qui n'a jamais caché l'appui que trouvait son action sur les œuvres de Van Gogh, Lautréamont, Jarry, Hölderlin, Nietzsche, Roussel ou Artaud?

sans nécessairement y coller un *savoir* préfabriqué (qui doit exister surtout pour recevoir ce qui a lieu à titre d'hypothèses et d'attitudes réfléchies) - mais aussi de respecter ce qui est tu, implicite, sous-entendu, impossible à dire, inutile à dire - l'intime, le secret, l'intraduisible. Cette éthique implique que l'on ne cède pas à l'apitoiement ni à la dénégation de la réalité. On travaille à la marge, dans un espace-frontière (le mot usuel «border line» vise plutôt cet espace-là que les personnes...). Elle implique également que l'on s'interdise toute récupération des productions à d'autres fins qu'elles-mêmes.

Pour finir, je ne résiste pas au désir de laisser au lecteur le loisir de méditer un petit récit, plein d'ironie mais aussi d'enseignement à l'égard de notre «liaison dangereuse». Ce récit, Michel Thévoz ne m'en voudra pas de le citer tel qu'il le rapporte dans son *Requiem pour la folie* :

...«Il y a quelques années, on m'a signalé le cas d'une dame de soixante-quinze ans, pensionnaire d'une institution pour personnes âgées, qui réalisait des tricotages extravagants. Je pris rendez-vous, et la directrice de l'institution me conduisit auprès d'une charmante vieille dame absorbée par son ouvrage. Un faisceau d'une vingtaine de fils de laine partaient de son tricot jusqu'à une grosse corbeille à ouvrage pleine de pelotes. La tricoteuse improvisait ainsi directement, sans dessin préalable, des images de laine d'une inventivité stupéfiante. Après l'avoir informée de l'existence de la *Collection de l'Art Brut*, j'eus avec elle à peu près ce dialogue :

- Vos tricotages sont magnifiques, me permettez-vous d'en faire une exposition à Lausanne?
- Vous déraisonnez, mon pauvre Monsieur, ce ne sont pas des choses à mettre dans un musée, je suis une vieille dame un peu gâteuse qui tricote pour passer le temps.
- Non seulement ces tricotages méritent d'être exposés, mais j'aimerais vous en acheter pour le musée, si vous le voulez bien.
- Jamais je ne vendrais de telles sottises, ce serait de l'argent volé. De toute manière, il n'y a rien que vous puissiez emporter car je défais mes tricotages sitôt qu'ils sont terminés pour réutiliser la laine.
- Laissez moi au moins celui que vous êtes en train de finir et je vous offrirai autant de pelotes de laine que vous voudrez pour en faire d'autres!
- Vous n'y pensez pas! La laine est précieuse et vous n'avez pas le droit de gaspiller votre argent à des extravagances qui ne servent à rien...» (1)

(1) Michel THEVOZ, op. cit. p. 55 et suiv.

BIBLIOGRAPHIE

1. Livres

- ANZIEU, D., *Le corps de l'oeuvre*, Paris, Gallimard, 1981.
Le moi-peau, Paris, Dunod, 2^e édition 1995.
- ARISTOTE, *La Poétique*. Tr. par R. Dupont-Roc et J. Lallot, Paris, Seuil, Coll. Poétique, 1980.
La Poétique. Tr. par J. Hardy, Paris, Les Belles Lettres, 1965.
- ARRIVÉ, M., *Linguistique et psychanalyse, Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*, Paris, Méridiens Klincksieck. Coll. Sémiotique, 1989.
- ARTAUD, A., *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, Idées, 1964.
- ATTIGUI, P., *De l'illusion théâtrale à l'espace thérapeutique. Jeu, transfert et psychoses*, Paris, Denoël, Espace analytique, 1993.
- BARRUCAND, D., *La catharsis dans le théâtre, la psychanalyse et la psychothérapie*, Paris, Epi, 1970.
- BAUDRILLARD, J., *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.
- BENENZON, R., *Manuel de musicothérapie*, Paris, Privat, 1981.
- BENOIT, P., *Chroniques médicales d'un psychanalyste. Médecine et psychanalyse*, Paris, Rivages/Psychanalyse, 1988.
- BENVENISTE, E., *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- BOREL, F., *Le vêtement incarné. Les métamorphoses du corps*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.
- BOYER, Annie, *Manuel d'Art-thérapie*, Toulouse, Privat, 1992.
- BRAND, B., JAEDI, I., DOUGLAS, C., *La Beauté insensée*. Catalogue de la collection Prinzhorn exposée à Charleroi, au Palais des Beaux-Arts, 1996.
- BRECHT, B., *Petit organon pour le théâtre*, Paris, L'Arche, Travaux n° 4, 1965.
- CASSIRER, Ernst, *La philosophie et les formes symboliques*, tr. fr. d'Ole Hansen-Love et de Jean Lacoste, 3 vol., Paris, Editions de minuit, 1972.
- CASTARÈDE, Marie-France, *La voix et ses sortilèges*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
Le miroir sonore, Lyon, Cesura, 1989.
L'enfance retrouvée (avec S. Lebovici), Paris, Flammarion, 1992.
- CELIS, R., *L'oeuvre et l'imaginaire. Les origines du pouvoir-être créateur*, Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis, 1977.
- CHASTEL, A., *La peinture*, Paris, Hermann, 1964.
- CLEMENS, E., *La fiction et l'apparaître*, Paris, Albin Michel, 1993.

COURT, R., *Le musical. Essai sur les fondements anthropologiques de l'art*, Paris, Klincksieck, 1976.

DELANDE, Françoise, *La musique est un jeu d'enfant*, INA, Paris, Buchet-Chastel, 1984.

DELEUZE, G., *Marcel Proust et les signes*, Paris, P.U.F., 1965.

DE MIJOLLA, A., et altri, *Psychanalyse et musique*, Paris, Les Belles Lettres. Coll. Confluents psychanalytiques, 1982.

DERRIDA, J., *L'écriture et la différence*. Paris, Seuil, 1967.
La carte postale - de Socrate à Freud et au-delà, Paris, Flammarion, Coll. La philosophie en effet, 1980.

DEVISCH, R., et BRODEUR, C., *Forces et signes. Regards croisés d'un anthropologue et d'un psychanalyste sur les Yaka*, Paris-Bâle, Ed. Archives contemporaines, 1996.

DE WAELHENS, A., *La psychose. Essai d'interprétation analytique et existentielle*, Louvain, Nauwelaerts, Pathei Mathos, 1973.

DIDEROT, D., *Paradoxe sur le comédien*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967.

DIDIER-WEILL, A., *Les trois temps de la loi*, Paris, Seuil, Coll. La couleur des idées, 1995.

DUFLOT, Colette, *Des marionnettes pour le dire, Entre jeu et thérapie*, Marseille, Édition Hommes et Perspectives, 1992.

DUYCKAERTS, F., *La notion de normal en psychologie clinique*, Paris, Vrin, 1964.

ECO, U., *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, P.U.F., 1988.

ELLENBERGER, H.F., *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994.

FERNANDEZ, D., *L'arbre jusqu'aux racines. Psychanalyse et création*, Paris, Grasset, 1972.

FERRY, L., *Homo Aestheticus - L'invention du goût à l'âge démocratique*, Paris, Grasset, Le Collège de Philosophie, 1990.

FINK, E., *Le jeu comme symbole du monde*, Paris, Minuit, 1970.

FLORENCE, J., *L'identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles, Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis. 2^e édition augmentée, 1984.
Ouvertures psychanalytiques, Philosophie, Art, Droit, Psychothérapie, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1985.

FLORENCE, N., *Supplique de l'artiste à son modèle*, Bruxelles, Ed. Le Passant Distrait, 1989.

FOUCAULT, M., *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard (2^e édit.) 1972.
Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines, Paris, Gallimard, 1966.
Surveiller et punir. Naissance de la prison, Paris, Gallimard, 1975.
Histoire de la sexualité, Paris, Gallimard, 1984.

FREUD, S., *Gesammelte Werke*, 18 vol., Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1968.

GUÉNOUN, Denis, *Le théâtre est-il nécessaire?*, Paris, Circé, Coll. Penser le théâtre, 1997.

GIRARD, R., *Shakespeare. Les feux de l'envie*, Paris, Grasset, 1990.

GREEN, A., *Un oeil en trop. Le complexe d'Oedipe dans la tragédie*, Paris, Ed. de Minuit, 1969.

GUIRAUD, J., *L'énergétique de l'espace*, Louvain, Vander, 1970.

JONGEN, R.-M., *René Magritte ou la pensée imagée de l'invisible. Réflexions et recherches*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1995.

KAUFMANN, P., *Psychanalyse et théorie de la culture*, Paris, Denoël-Gonthier, 1974.

KLEE, P., *Théorie de l'art moderne*, Genève, Ed. Denoël-Gonthier, Bibliothèque Médiations, 1980.

KLEIN, J.-P., et altri, *L'art en thérapie*, Marseille, Edit. Hommes et perspectives, 1993.

KOFMAN, S., *L'enfance de l'art. Essai sur l'esthétique freudienne*, Paris, Payot, 1971.

LACAN, J., *L'identification*, Séminaire de 1961-1962, inédit.
Écrits, Paris, Seuil, Le champ freudien, 1966.
L'éthique de la psychanalyse, Le Séminaire, livre VII, Paris, Seuil, Le champ freudien, 1986.
Les psychoses, Le Séminaire, Livre III, Paris, Seuil, Le champ freudien, 1981.

LAPLANCHE, J., *Problématiques*, T. II *Castration-symbolisation*. T. III *La sublimation*, Paris, P.U.F., 1980.

LAPLANCHE, J., et PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1965.

LAPLANCHE, J., et PONTALIS, J.-B., *Fantasma originnaire, fantasme des origines, origines du fantasme*, Paris, Hachette, Textes du XX^e siècle, 1985.

LECOURT, E., *Freud et le sonore*, Paris, L'Harmattan, 1992.
La musicothérapie, Paris, Presses Universitaires de France, 1988.

LEVI-STRAUSS, C., *La voie des masques*, Genève, Skira, 1975. 2 volumes.
Anthropologie structurale, Paris, Plon, 1964.

LYOTARD, J.-F., *Discours, figure*, Paris, Klincksieck, 1971.

MALDINEY, H., *Regard, parole, espace*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1973.

MANNONI, O., *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, Le champ freudien, 1969.

MERLEAU-PONTY, M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1946.
Le visible et l'invisible, Paris, Gallimard, 1964.

MOYAERT, Paul, *Ethiek en sublimatie*, Nijmegen, SUN, 1994.

NIETZSCHE, F., *La naissance de la tragédie*, Paris, Gallimard, Idées, 1949.

ORTIGUES, E., *Le discours et le symbole*, Paris, Minuit, 1962.

- OST, F. et van de KERCHOVE, M., *Le droit ou les paradoxes du jeu*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.
- PIEMME, J.-M., *Le souffleur inquiet*, Alternatives théâtrales 20-21 / Ateliers des Arts, Bruxelles, 1984.
- PRINZHORN, H., *Expressions de la folie. Dessins, peintures, sculptures d'asile*. Trad. A. Brousse et M. Weber, Paris, Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 1984.
- QUETEL, C., et MOREL, P., *Les fous et leurs médecines - de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, Hachette, Littérature, 1979.
- RICOEUR, P., *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969.
- RIVERA, T., *La «perte de réalité» dans la pensée freudienne. Entre névrose, psychose et perversion : l'art?* Dissertation doctorale de Psychologie, U.C.L., Louvain-la-Neuve, 1996, (inédit).
- ROBINSON, B., *Jeu, remémoration et transfert. Du psychodrame à la psychanalyse et inversement*. Dissertation doctorale de Psychologie. Louvain-la-Neuve, Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation, 1994, (inédit).
- ROUGET, G., *La musique et la transe. Esquisse d'une théorie générale de la musique et de la possession*. Paris, Gallimard, 1980.
- SAFOUAN, M., *L'inconscient et son scribe*. Paris, Seuil, 1982.
- SCHOTT-BILLMANN, F., *Quand la danse guérit, approche anthropologique de la fonction thérapeutique de la danse*. Paris, Ed. La recherche en danse, 1994.
- SCHREBER, D.-P., *Mémoires d'un névropathe*. Tr. par P. Duquenne et N. Sels, Paris, Seuil, Le champ freudien, 1975.
- SPITZ, R., *Le non et le oui, la genèse de la communication humaine*. Paris, P.U.F., 1962.
- STAIGER, E., *Les concepts fondamentaux de la poétique*. Tr. et annoté par R. Célis, Michèle Gennart et R. Jongen. Bruxelles, Ed. Lebeer-Hossmann, 1990.
- STENGERS, I., *La volonté de faire science. A propos de la psychanalyse*. Paris, Editions des laboratoires Delagrangé/Synthélabo. Coll. Les empêchements de penser en rond, 1992.
- STRAUSS, E., *Le sens des choses*. Tr. par G. Thinès et J.P. Laplanche, Grenoble, Millon, 1989.
- TAMINIAUX, Jacques, *Le théâtre des philosophes*, Grenoble, Editions Jérôme Millon, Coll. Krisis, 1995.
- THEVOZ, M., *Art, folie, L.S.D., graffiti, etc.*, Lausanne, Ed. de l'Aire, 1985.
Requiem pour la folie, Paris, Edit. La différence, 1995.
- THINÈS, G., *Existence et subjectivité*, Bruxelles, Editions de l'Université Libre de Bruxelles, 1991.
- TODOROV, T., *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, Coll. Poétique, 1970.
Théories du symbole, Paris, Seuil, Coll. Poétique, 1977.
- THORET, Y., *La théâtralité. Etude freudienne*. Paris, Dunod, 1993.

- TOMATIS, A., *L'oreille et la vie*. Paris, Laffont, 1977.
- VERGOTE, A., *Dette et désir. Deux axes chrétiens et la dérive psychopathologique*. Paris, Seuil, 1978.
- VON WEIZSAECKER, W., *Le cycle de la structure*, Paris, Desclée de Brouwer, 1955.
- WINNICOTT, D.W., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris, Gallimard, 1975.
- ZENONI, A., *Le corps de l'être parlant. De l'évolutionnisme à la psychanalyse*. Bruxelles, De Boeck Université, Editions universitaires, 1991.

2. Articles

- ATTIGUI-PINAUD, P., *Mise en scène de l'inaccessible*. In *Esquisses psychanalytiques*. Septembre 1992, hors série 2. *Psychanalyse et théâtre*, p. 21-26.
Histoires mémorables du théâtre en institution psychiatrique. In *Etudes théâtrales* 2/1992, p. 89-94.
- DE VOS, K., BUSEYNE, D., KOTSCH, R., LABRO, H., *De Schone Slaapster*. In Coll. *Prins Kunst als Knecht*. Projekt Cidar. Beeldende Kunsten en Hulpverlening. V.U.B. 1994.
- DUFLOT, C.,
De la magie à la thérapie, L'âme de la marionnette, Des psychothérapies animées, in *Art et Thérapie*, n° 44/45, décembre 1992.
Jouer (avec) son identité : marionnettes, thérapie et pédagogie. In *Etudes théâtrales*, 6/1994, p. 28-33.
- FLORENCE, J., *Kunstenaar en therapeut?* (Vertaling : Karel De Vos). In *Prins Kunst als Knecht*. Projekt Cidar. Beeldende kunsten en Hulpverlening. V.U.B., Cidar, 1994.
Artistes et thérapeutes? In *Cahiers de l'Ecole des Sciences philosophiques et religieuses*, n° 17, 1995, p. 71-76.
Théâtre et adolescence. Ouverture. In *Etudes théâtrales*, 2/1992, p. 59-60.
La symbolisation chez Freud. In *Correspondances freudiennes*, 1994, octobre, n° 42, p. 5-14.
Les théories du fantasme dans la clinique freudienne. In *Esquisses psychanalytiques*, n° 16, Automne 1991, p. 123-138.
Les effets de la théâtralité. In *Esquisses psychanalytiques*, hors série n° 2, *Psychanalyse et théâtre*. 1992, p. 9-20.
Les identifications. In Collectif Monique David-Ménard, Jean Florence, Julia Kristeva, Ginette Michaud, Jean Oury, Jacques Schotte, Conrad Stein. *Les*

- identifications. *Confrontation de la clinique et de la théorie de Freud à Lacan*. Paris, Denoël, L'espace analytique, 1987, p. 151-215.
- Pratiques de l'interprétation. *Entre psychanalyse et musique*. In *Cahiers de l'Ecole des Sciences philosophiques et religieuses*, 1996, n° 19, p. 63-74.
- GIBEAULT, A., *Destins de la symbolisation*. In *Revue française de psychanalyse*, 1989, VI, Tome LIII, novembre-décembre, p. 1517-1617.
- HIPPOLYTE, J., *Commentaire parlé sur la «Verneinung» de Freud*. In *La Psychanalyse*, 1956, n° 1, p. 29-40.
- LAVIANNE, J.-N., *L'hygiénisme freudien*. In *Psychanalyse à l'Université*, 1992, 17, 67, p. 19-60, et 1992, 19, p. 43-65.
- MALDINEY, H., *Art, folie, thérapie, essais de conceptualisation*. In *Actes du Colloque de Montpellier* des 18 et 19 novembre 1993. Montpellier, Les murs d'Aurelle, 1994.
- MINET, S., *De la parole à l'acte théâtral, un chemin thérapeutique*. In *Etudes théâtrales* 2/1992, p. 95-99.
- NANCY, J.-L., et LACOUÉ-LABARTHE, P., *Freud et la représentation*. In *Digraphes*, n° 3, p. 70-81.
- ROBINSON, Bernard, *Psychodrame et mot d'esprit, La fonction du plaisir*, in *Etudes théâtrales*, 10/1996, p. 89-11.
- VOLCKMANN-SCHLUCK, K.-H., *La doctrine de la catharsis dans la Poétique d'Aristote*. in *Cahiers Théâtre Louvain*, 1968-69, n° 9, p. 24-37.

TABLE DES MATIÈRES

PREAMBULE	7
CHAPITRE I UNE LIAISON DANGEREUSE?	13
1. DE QUELQUES PRÉJUGÉS... ..	15
<i>Rapt du secret</i>	15
<i>Deux personnages en quête d'auteur ou la compulsion à interpréter</i>	16
<i>Du théâtre en institution psychiatrique</i>	17
2. DE L'ART PSYCHOPATHOLOGIQUE?	20
3. PSYCHANALYSE, SCIENCE, ART ET THÉRAPIES.....	22
4. «EN FINIR AVEC LA PSYCHOLOGIE».....	27
5. CONCEPTIONS ET CONCEPTS.....	29
CHAPITRE II PRINZHORN OU UNE ESTHÉTIQUE POUR ART-THERAPEUTES?	33
1. UN PSYCHIATRE PHILOSOPHE, ARTISTE ET PSYCHOTHÉRAPEUTE.....	36
2. BILDNEREI DER GEISTESKRANKEN.....	39
a) <i>Traduttore - traditore</i>	39
Malades mentaux ou «folie»?	44
b) <i>Les thèses de Prinzhorn</i>	46
1. La question centrale	46
2. Le principe de la «Gestaltung»	47
3. Les différentes composantes du besoin d'expression.....	49
1° La pulsion de jeu (ou pulsion d'activité).....	52
2° La pulsion de parure	53
3° La tendance à ordonner.....	54
4° La pulsion d'imitation	55
5° Le besoin de symboles (expressivité)	56
6° Le besoin de communiquer	58
c) <i>Eléments d'une psychologie revisitée de la «Gestaltung»</i>	59
CHAPITRE III DES ARTISTES EN THÉRAPEUTES? L'EXPÉRIENCE D'UN CENTRE POUR ADOLESCENTS	65
1. HERMAN LABRO.....	69
2. ROLAND KOTSCH.....	71
3. DIRK BUSEYNE.....	74

CHAPITRE IV D'UN POSSIBLE EFFET THÉRAPEUTIQUE : THÉÂTRE ET MUSIQUE COMME ART-THÉRAPEUTES	77
1. CIRCONSPÉCTION.....	79
2. CATHARSIS	82
a. <i>La méthode cathartique et la psychanalyse</i>	83
b. <i>La spontanéité retrouvée : le psychodrame morénien</i>	85
c. <i>Aristote : catharsis musicale et catharsis tragique</i>	88
d. <i>Catharsis et efficacité symbolique</i>	97
CHAPITRE V SYMBOLYSER OU L'HOMME A L'ŒUVRE	109
1. <i>La symbolisation hystérique : le symptôme comme symbole mnésique</i>	114
2. <i>La symbolisation du rêve</i>	116
3. <i>Le jeu, la fantaisie, la fiction</i>	123
4. <i>La négation</i>	130
CONCLUSION	139
BIBLIOGRAPHIE	145

PUBLICATIONS DES FACULTÉS UNIVERSITAIRES SAINT-LOUIS

(Comité de direction :

A.-M. Dillens, J. Lory, J.-P. Nandrin, Fr. Ost, R. Wtterwulghe)

I. Collection générale

1. FONTAINE-DE VISSCHER (Luce), *Phénomène ou structure ? Essai sur le langage chez Merleau-Ponty*, 1974 (épuisé).
2. *Dialogues en sciences humaines*. Actes du colloque en l'honneur de Mgr Van Camp, organisé aux Facultés universitaires Saint-Louis les 3-4 mai 1974, 1975.
3. *L'Église et l'État à l'époque contemporaine*. Mélanges dédiés à la mémoire de Mgr Aloïs Simon. Publié sous la direction de Gaston Braive et Jacques Lory, 1975 (épuisé).
4. *Mort pour nos péchés. Recherche pluridisciplinaire sur la signification rédemptrice de la mort du Christ*, par Xavier Léon-Dufour, Antoine Vergote, René Bureau et Joseph Moingt, 1976; 2e éd., 1979; 3e éd., 1984.
5. *Savoir, faire, espérer : les limites de la raison*. Volume publié à l'occasion du cinquantenaire de l'École des sciences philosophiques et religieuses et en hommage à Mgr Van Camp, 1976, 2 vol. (épuisé).
6. HART (H.L.A.), *Le concept de droit*. Traduit de l'anglais par Michel van de Kerchove, avec la collaboration de Joëlle van Drooghenbroeck et Raphaël Célis, 1976; 2e tirage, 1980; 3e tirage, 1988; 4e tirage, 1994.
7. *La Révélation*, par Paul Ricoeur, Emmanuel Levinas, Edgar Haulotte, Etienne Cornélis et Claude Geffré, 1977; 2e éd., 1994.
8. LENOBLE-PINSON (Michèle), *Le langage de la chasse. Gibiers et prédateurs. Étude du vocabulaire français de la chasse au XXe siècle*, 1977.
9. CELIS (Raphaël), *L'oeuvre et l'imaginaire. Les origines du pouvoir-être créateur*, 1977 (épuisé).
10. *L'Esprit Saint*, par René Laurentin, Paul Beauchamp, Jean Greisch, Roland Sublon et Jean Wolinski, 1978; 2e éd., 1984.
11. FLORENCE (Jean), *L'identification dans la théorie freudienne*, 1978; 2e éd. augm., 1984.
12. *Entreprises en difficulté et initiative publique*. Publié sous la direction de Anne-Marie Kumps, Paul Grand-Jean et Robert Wtterwulghe, 1978.
13. *L'interprétation en droit. Approche pluridisciplinaire*. Publié sous la direction de Michel van de Kerchove, 1978 (épuisé).

14. *L'Église : institution et foi*, par Jean-Louis Monneron, Michel Saudreau, Gérard Defois, Albert-Louis Descamps, Hervé-Marie Legrand et Pierre-André Liégé, 1979; 2e éd., 1984.
15. *La métaphore. Approche pluridisciplinaire*. Publié sous la direction de René Jongen, 1980 (épuisé).
16. LENOBLE (Jacques) et OST (François), *Droit, mythe et raison. Essai sur la dérive mythologique de la rationalité juridique*, 1980 (épuisé).
17. *L'avenir de Bruxelles. Aspects économiques et institutionnels*. Publié sous la direction de Anne-Marie Kumps, Francis Delpérée et Robert Wtterwulge, 1980.
18. *Jésus-Christ, Fils de Dieu*, par Albert Dondeyne, Jean Mouson, Antoine Vergote, Michel Renaud et Adolphe Gesché, 1981 (épuisé).
19. *La loi dans l'éthique chrétienne*, par Morand Kleiber, Michel van de Kerchove, Jean Remy, Pierre-Maurice Bogaert, Jean Gible, Jean Florence et Philippe Weber, 1981.
20. DE WAELHENS (Alphonse), *Le duc de Saint-Simon. Immuable comme Dieu et d'une suite enragée*, 1981.
21. OST (François) et van de KERCHOVE (Michel), *Bonnes moeurs, discours pénal et rationalité juridique. Essai d'analyse critique*, 1981.
22. *La prière du chrétien*, par Robert Guelluy, Guy Lafon, Pierre-Jean Labarrière, Antoine Vergote et Jean-Pierre Jossua, 1981.
23. GERARD (Philippe), *Droit, égalité et idéologie. Contribution à l'étude critique des principes généraux du droit*, 1981.
24. CAUCHIES (Jean-Marie), *La législation princière pour le comté de Hainaut. Ducs de Bourgogne et premiers Habsbourg (1427-1506). Contribution à l'étude des rapports entre gouvernants et gouvernés dans les Pays-Bas à l'aube des temps modernes*, 1982.
25. GERARD (Gilbert), *Critique et dialectique. L'itinéraire de Hegel à Iéna (1801-1805)*, 1982.
26. *Droit des consommateurs*. Publié sous la direction de Thierry Bourgoignie et Jean Gillardin, 1982.
27. *Qu'est-ce que l'homme ? Philosophie/psychanalyse. Hommage à Alphonse De Waelhens (1911-1981)*, 1982.
28. *Littérature et musique*. Publié sous la direction de Raphaël Célis, 1982.
29. *Le baptême, entrée dans l'existence chrétienne*, par Albert Houssiau, Julien Ries, Jean Gible et Paul De Clerck, 1983.
30. *Fonction de juger et pouvoir judiciaire. Transformations et déplacements*. Publié sous la direction de Philippe Gérard, François Ost et Michel van de Kerchove, 1983.
31. *Le retour du Christ*, par Charles Perrot, Armand Abbécassis, Jean Séguy, Pierre-Jean Labarrière et Bernard Sesboüé, 1983.
32. *Narration et interprétation*. Publié sous la direction de Claudine Gothot-Mersch, Raphaël Célis et René Jongen, 1984.
33. *Qu'est-ce que Dieu ? Philosophie/théologie. Hommage à l'abbé Daniel Coppieters de Gibson (1929-1983)*, 1985.
34. *Mélanges de littérature en hommage à Albert Kies*. Textes réunis par Claudine Gothot-Mersch et Claude Pichois, 1985.
35. CUPERS (Jean-Louis), *Aldous Huxley et la musique. A la manière de Jean-Sébastien*, 1985.
36. *Aspects de la foi de l'Islam*, par Jacques Berque, Roger Arnaldez, Abdel-Magid Turki, Pierre Lambert, Serge de Laugier de Beaucueil, Mohammed Arkoun, Ali Merad et Guy Harpigny, 1985.
37. FLORENCE (Jean), *Ouvertures psychanalytiques. Philosophie, art, droit. Psychothérapies*, 1985; 2e éd., 1988 (épuisé).
38. POU CET (Jacques), *Les origines de Rome. Tradition et histoire*, 1985.
39. *Labyrinthe : parcours éthiques*, par Ernst Leonardy, Philippe Lacoue-Labarthe, Paul Ricoeur, Paul Thibaut, Sergio Cotta et Pierre Benoit, 1986.
40. Pêché collectif et responsabilité, par Pierre Watté, Paul Löwenthal, Jacques Vermeulen, Jean Palsterman, Adolphe Gesché et Ignace Berten, 1986.
41. van de KERCHOVE (Michel), *Le droit sans peines. Aspects de la dépenalisation en Belgique et aux Etats-Unis*, 1987.
42. *Juifs et chrétiens : un vis-à-vis permanent*, par Bernard Dupuy, Gilbert Dahan, Jacques Cazeaux, Guy Petitdemange, Bernard Lauret et Maurice-Ruben Hayoun, 1988.
43. *Le religieux en Occident : pensée des déplacements*, par Jean-Louis Schlegel, Gwendoline Jarczyk, Pierre Colin, Stanislas Breton et Antoine Delzant, 1988.
44. DELAUNOIS (Marcel), *Essai de syntaxe grecque classique*, 1988.
45. *Réincarnation, immortalité, résurrection*, par Louis-Vincent Thomas, Jean-Marie Sevrin, Jacques Scheuer, André Godin, Fernand Brunner, Jean-Louis Chrétien et Pierre Gisel, 1988 (épuisé).
46. *Le mouvement et la forme. Essais sur le changement social en hommage à Maurice Chaumont*. Publié sous la direction de Michel Molitor, Jean Remy et Luc Van Campenhoudt, 1989.

47. *Création et salut*, par Adolphe Gesché, Jacques Demaret, Pierre Gibert, Rémi Brague et Pierre Gisel, 1989.
48. *Belgitude et crise de l'État belge*. Actes du colloque organisé par la Faculté de droit des Facultés universitaires Saint-Louis le 24 novembre 1988, sous la direction de Hugues Dumont, Christian Franck, François Ost et Jean-Louis De Brouwer, 1989.
49. *Droit et intérêt*. Publié sous la direction de Philippe Gérard, François Ost et Michel van de Kerchove, volume 1 : *Approche interdisciplinaire*; volume 2 : OST (François), *Entre droit et non-droit : l'intérêt*; volume 3 : *Droit positif, droit comparé et histoire du droit*, 1990.
50. JACOB (Robert), *Les époux, le seigneur et la cité. Coutume et pratiques matrimoniales des bourgeois et paysans de France du Nord au moyen âge*, 1990.
51. *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*. Publié sous la direction de Jean Remy et Danielle Ruquoy, 1990.
52. *Monothéisme et trinité*, par Paul Beauchamps, Boris Bobrinskoy, Etienne Cornélis, Alain de Libera et Christoph Theobald, 1991.
53. BRISART (Robert), *La phénoménologie de Marbourg ou la résurgence métaphysique chez Heidegger à l'époque de Sein und Zeit*, 1991.
54. MAESSCHALCK (Marc), *Raison et pouvoir. Les impasses de la pensée politique postmoderne*, 1992.
55. *Figures du démonique, hier et aujourd'hui*, par Jean-Michel Lagrée, Henri Cruzel, Jean-Marie Sevrin, Antoine Vergote, Frédéric Boyer et Christian Duquoc, 1992.
56. *L'individu, le citoyen, le croyant*, par Pierre Colin, Pierre Maraval, Pierre Manent, Michaël Löwy, Jean-Marc Ferry et Jacques Rollet, 1993.
57. *Images et usages de la nature en droit*. Publié sous la direction de Philippe Gérard, François Ost et Michel van de Kerchove, 1993.
58. *Entre ville et nature, les sites semi-naturels*. Approches sociologique et juridique des sites bruxellois. Publié sous la direction de François Ost, Jean Remy et Luc van Campenhoudt, 1993.
59. *Half-natuurlijke gebieden : tussen stad en natuur*. Onder leiding van François Ost, Jean Remy en Luc van Campenhoudt, 1994.
60. *Temps, histoire, espérance. De la vigilance chrétienne en temps de crise*, par Jean-Louis Schlegel, Ugo Perone, André Paul et Jean-Claude Eslin, 1994.
61. *L'évidence du monde. Méthode et empirie de la phénoménologie*. Publié sous la direction de Robert Brisart et Raphaël Célis, 1994.
62. JONGEN (René-Marie), *René Magritte ou la pensée imagée de l'invisible. Réflexions et recherches*, 1994.

63. *Variations sur l'éthique. Hommage à Jacques Dabin*, 1994.
64. MAESSCHALCK (Marc), *Pour une éthique des convictions. Religion et rationalisation du monde vécu*, 1994.
65. *Pardonner*, par Jean Lambert, François Smyth-Florentin, Philibert Secretan, Jean Zumstein et Joseph Moingt, 1994.
66. GERARD (Philippe), *Droit et démocratie. Réflexions sur la légitimité du droit dans la société démocratique*, 1995.
67. DE TIENNE (André), *L'analytique de la représentation chez Peirce. La genèse de la théorie des catégories*, 1996.
68. DUMONT (Hugues), *Le pluralisme idéologique et l'autonomie culturelle en droit public belge*, volume 1 : de 1830 à 1970; volume 2 : de 1970 à 1993, 1996.
69. *Le rite, source et ressources*, par René Devisch, Charles Perrot, Liliane Voyé et Louis-Marie Chauvet, 1995.
70. *La voix des phénomènes. Contributions à une phénoménologie du sens et des affects*. Publié sous la direction de Robert Brisart et Raphaël Célis, 1995.
71. *Quel avenir pour le droit de l'environnement ?* Publié sous la direction de François Ost et Serge Gutwirth, 1996.
72. *Droit négocié, droit imposé ?* Publié sous la direction de Philippe Gérard, François Ost et Michel van de Kerchove, 1996.
73. *La philosophie dans la Cité*. Textes réunis par Anne-Marie Dillens, 1997.
74. *Le pénal dans tous ses Etats. Justice, Etats et sociétés en Europe (XIIè-XXè siècles)* sous la direction de René Lévy et Xavier Rousseaux, 1997.
75. FLORENCE (Jean), *Art et thérapie. Liaison dangereuse ?*, 1997.

II. Collection «Travaux et Recherches»

1. *Alternative Approaches to Time Series Analysis*. Proceedings of the Third Franco-Belgian Meeting of Statisticians held in Rouen (France), november 1982. Edited by J.-P. Florens, M. Mouchrt, J.-P. Raoult et L. Simar, 1984.
2. *Du bon usage de la ville. Utilisateurs et décideurs*. Actes du colloque organisé par la Faculté des Sciences économiques, sociales et politiques des Facultés universitaires Saint-Louis, mars 1984. Publié sous la direction de Anne-Marie Kumps, Jean Remy et Robert Wtterwulghé, 1984.
3. BRAIVE (Gaston), *Histoire des Facultés universitaires Saint-Louis. Des origines à 1918*, 1985.

4. *Model Choice*. Proceedings of the 4th Franco-Belgian Meeting of Statisticians, november 1983. Edited by J.-P. Florens, M. Mouchart, J.-P. Raoult et L. Simar, 1985.
5. *La justice sociale en question ?* Contributions à une recherche réalisée par l'Association des dirigeants et cadres chrétiens (ADIC), avec le concours des Facultés universitaires Saint-Louis (F.U.S.L.), 1985 (épuisé).
6. *Malades mentaux : patients ou sujets de droit ?* Publié sous la direction de Jean Gillardin, 1985 (épuisé).
7. *1884 : un tournant politique en Belgique. De machtswisseling van 1884 in België*, par R. Falter, L. Keunings, E. Lamberts, J. Lory, J.-L. Soete, J. Stengers et L. Wils, 1986.
8. *Asymptotic theory for non i.i.d. processes*. Proceedings of the 5th Franco-Belgian Meeting of Statisticians, november 1984. Edited by J.-P. Florens assisted by M. Mouchart, J.-P. Raoult, J.-M. Rolin et L. Simar, 1986.
9. OST (François) et van de KERCHOVE (Michel), *Jalons pour une théorie critique du droit*, 1987.
10. *Actualité de la pensée juridique de Jeremy Bentham*. Publié sous la direction de Philippe Gérard, François Ost et Michel van de Kerchove, 1987.
11. *Spatial processes and spatial time series analysis*. Proceedings of the 6th Franco-Belgian Meeting of Statisticians, november 1985, edited by F. Dreesbeke, assisted by J.-P. Florens, M. Hallin, Cl. Lefèvre, M. Mouchart et L. Simar, 1987.
12. ROBAYE (René), *L'obligation de garde. Essai sur la responsabilité contractuelle en droit romain*, 1988.
13. CUPERS (Jean-Louis), *Euterpe et Harpocrate ou le défi littéraire de la musique*, 1988.
14. *Les conflits collectifs en droit du travail*. Publié sous la direction de Jean Gillardin et Pierre Van der Vorst, 1989.
15. *Statuts et responsabilités des édificateurs. L'architecte, l'entrepreneur et le promoteur*. Publié sous la direction de Jean Gillardin, 1989 (épuisé).
16. TANGHE (Fernand), *Le droit au travail entre histoire et utopie. 1789-1848-1889 : de la répression de la mendicité à l'allocation universelle*, 1989.
17. *La critique historique à l'épreuve. Liber discipulorum Jacques Paquet*. Publié sous la direction de Gaston Braive et Jean-Marie Cauchies, 1989.
18. QUIVY (Raymond), RUQUOY (Danielle) et VAN CAMPNEHOUDT (Luc), *Malaise à l'école. Les difficultés de l'action collective*, 1989.
19. *Le placement des mineurs en institution psychiatrique*. Publié sous la direction de Françoise Digneffe, Jean Gillardin, Françoise Tulkens et Michel van de Kerchove, 1990.

20. TERLINDEN (Anne), *Fernando Pessoa : the Bilingual Portuguese Poet. A critical study of the Mad Fiddler*, 1990.
21. *Sexual Behaviour and Risks of HIV Infection*. Proceedings of an international workshop supported by the European Communities. Edited by Michel Hubert, 1990.
22. *L'évaluation des incidences sur l'environnement : un progrès juridique ?* Publié sous la direction du CEDRE, 1991.
23. *Profils de Jan Patocka*. Hommages et documents réunis par Henri Declève, 1992.
24. DE THEUX (Axel), *Le statut européen de l'agent commercial. Approche critique de droit comparé*, 1992.
25. VAN EYNDE (Laurent), *L'ontologie acosmique. La crise de la modernité chez Pascal et Heidegger*, 1993.
26. *Le droit des étrangers. Statuts, évolution européenne, droits économiques et sociaux*. Publié sous la direction de Pierre Jadoul et Eric Mignon, 1993.
27. WALKER (Sandra L.), *Environmental protection versus trade liberalization : finding the balance. An examination of the legality of environmental regulation under international trade law regimes*, 1993.
28. *La ville et les femmes en Belgique : Histoire et sociologie*. Publié sous la direction de Eliane Gubin et Jean-Pierre Nandrin, 1993.
29. *L'introduction des écotaxes en droit belge*. Publié sous la direction du CEDRE (Centre d'étude du droit de l'environnement), 1994.
30. *Malades mentaux et incapables majeurs. Emergence d'un nouveau statut civil*. Publié sous la direction de Guy Benoit, Isabelle Brandon et Jean Gillardin, 1994.
31. *L'expertise*. Publié sous la direction de Jean Gillardin et Pierre Jadoul, 1994.
32. *Une santé «chrétienne» ?* Recherche interuniversitaire sur l'identité chrétienne des institutions sociales et de santé, 1995.
33. *Sols contaminés, sols à décontaminer*. Publié sous la direction du CEDRE et du SERES, 1996.
34. *Les missions des centres publics d'aide sociale. Questions d'actualité*. Publié sous la direction de Guy Benoit, Henry Funck et Pierre Jadoul, 1996.

III. Collection «Précis»

1. DE THEUX (Axel) et KOVALOVSKY (Imre), *Précis de méthodologie juridique. Les sources documentaires du droit*, 1995.